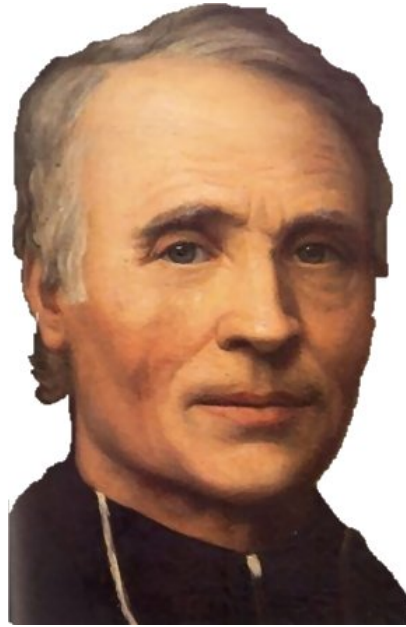


Vie de Jean-Léon Le Prevost



Georges-Albert Boissinot, s. v

TABLE DES MATIERES

ENFANT DE LA NORMANDIE	3
« COEUR DE MÈRE»	3
SUR LE CHEMIN DE L'ÉCOLE.....	4
LE PROFESSEUR LE PREVOST	4
EN PLEIN PARIS	4
DES AMITIÉS PROFONDES	5
CONVERSION	5
UNE VIE NOUVELLE	6
UN MARIAGE INSOLITE.....	6
UNE DÉCOUVERTE INESPÉRÉE	6
VINCENTIEN CENT POUR CENT.....	7
« LA REINE DES CONFÉRENCES»	8
UNE GRANDE INSPIRATION.....	9
UN COMPAGNON QUI VIENT DE LOIN	9
LA MAISON DES APPRENTIS.....	10
LA CONGRÉGATION S'AFFERMIT	11
DANS LA BANLIEUE.....	11
UN TABERNACLE DANS LA COMMUNAUTÉ.....	12
LES PREMIERS VOEUX	12
ENRACINÉS DANS LE PEUPLE	13
UNE SOLUTION INATTENDUE	14
SUR LA MONTAGNE DE LA SALETTE.....	14
AU CENTRE DE LA CHRÉTIENTÉ	15
LE TEMPS DES ÉPREUVES	15
UNE RETRAITE PROLONGÉE	16
«J'AIME TOUTES LES ÂMES»	16
SUR LES TRACES DU PÈRE LE PREVOST	17

ENFANT DE LA NORMANDIE

En cette fin d'après-midi, les cloches de l'église sonnent à toute volée dans le ciel de Normandie. L'abbé Pierre Miette vient de célébrer un autre baptême. Prenant alors sa plume il écrit dans un petit cahier: «Aujourd'hui, vingt Fructidor, An Onze, sept septembre 1803, a été par moi, curé de Caudebec soussigné, baptisé un fils de quinze jours du légitime mariage de Jean-Louis-Claude Le Prevost et Françoise Catherine Pitel, a été nommé Jean-Léon. Parrains: Nicolas Joseph Hery et Marie Jeanne Le Prevost, veuve Quesnel.» Puis il signe: Miette, curé de Caudebec.

Jean, l'apôtre et l'évangéliste, sera le patron du nouveau-né. L'église offre toujours à la vénération des fidèles une belle statue du disciple bien-aimé. Un autre Jean, le précurseur, a aussi à lui dédiés deux chapelles et un vitrail. Le Prevost aimera ses deux patrons.

Après le baptême, les parents retournèrent à la maison, la joie au coeur et la tête pleine de souvenirs du passé. Depuis longtemps, en effet, les Le Prevost habitaient cette ville ancienne et sympathique, sise aux bords de la Seine. Les manuscrits jaunis du XVIIIe siècle contiennent le nom de Jean Le Prevost, avocat et trésorier de l'église, grand-père de l'enfant. Un de ses trois fils s'appelle Jean-Louis-Claude; il possède une grande maison et une teinturerie, un peu en dehors du centre-ville, sue la route d'Yvetot, aujourd'hui rue de la République, n. 43. Là était né le petit Jean-Léon, le 10 août. Le bonheur semble complet au foyer où grandit aussi une fillette de 15 mois. Les revenus sont bons, puisqu'une cinquantaine d'ouvriers travaillent à l'usine paternelle.

Hélas! un malheur frappe la famille Le Prevost. Françoise-Catherine, âgée de 26 ans à peine, meurt le 19 avril 1804, laissant ses deux enfants orphelins. Après les funérailles, son corps est enterré au cimetière Saint Maur. Par bonheur, Jean-Léon, sans tarder trouve une seconde mère.

« COEUR DE MÈRE »

En effet, Jean-Louis épouse Rosalie Duchatard en deuxièmes noces. C'était une femme «bonne comme les anges, sainte et pieuse ». Avec beaucoup de tendresse, Rosalie élève ses deux enfants adoptifs: Marie-Françoise et le cadet. De cette mère, Jean-Léon dira plus tard: Elle vit seulement «pour Dieu, pour les pauvres et pour ses enfants ». En elle il découvrira que «le coeur d'une mère a des abîmes que Dieu seul peut sonder".

L'enfant grandit. Il est« vif », mais faible de santé, avec un défaut à la jambe droite, suite d'un accident. Sa «mère » le conduit souvent à l'église Notre-Dame, un bijou d'art avec sa tour-clocher de 53 mètres, ses sculptures, ses vitraux, ses statues de pierre. Le garçonnet va parfois en pèlerinage à la chapelle de Barre-y-va qui attire tant de pèlerins surtout en la fête de l'Annonciation de Notre Dame, le 25 mars. Jean-Léon avec ses yeux bleus regarde ébahi les vieilles maisons de style normand, gambade à travers les rues pittoresques de Caudebec, admire les deux rivières qui sillonnent la ville, et les vertes collines des alentours où fleurissent pruniers et pommiers.

En un mot, il aime son «beau pays de Normandie ».

SUR LE CHEMIN DE L'ÉCOLE

Le voilà maintenant en route pour l'école que dirigent ses deux cousines, les Demoiselles Esbran. Il commence à épeler et à calculer. À neuf ans, il se voit obligé de quitter sa famille pour le pensionnat de Bolbec, à quelques kilomètres du foyer. Il s'applique à l'écriture, à la grammaire, aux éléments du latin et de l'anglais, à la musique, au dessin. Enfin arrivé à l'adolescence, il est placé à Rouen, ex-capitale de la Normandie, cité historique où les visiteurs peuvent contempler la cathédrale gothique, un chef d'oeuvre; l'église abbatiale de SaintOuen; le fameux Gros-Horloge, le plus ancien du monde; le marché où Jeanne d'Arc fut brûlée en 1431; la maison de Pierre Corneille. Au Collège royal, l'étudiant s'ouvre à la littérature française, latine et grecque, il s'initie à l'histoire de la Grèce et de Rome, à la géographie, aux sciences. Et pourtant, avant d'obtenir son brevet, il doit tout abandonner, car sa famille vient de subir une autre dure épreuve.

LE PROFESSEUR LE PREVOST

L'industrie paternelle va à la faillite. Jean-Louis Le Prevost, obligé à vendre son patrimoine, se retire dans un village voisin où il cultive un lopin de terre. Désespéré, il meurt le 12 août 1822. Devenue veuve, Rosalie n'a pas de fortune. Jean-Léon laisse sa part d'héritage à sa soeur chérie en disant: « Que tout lui appartienne, mon éducation me suffit ». Pour gagner sa vie, il s'oriente vers l'enseignement et part pour l'Alsace où il sera professeur. Après un bref séjour, il se voit transféré au Collège de Lisieux. C'est là qu'il entend un premier appel au sacerdoce. Toutefois les supplications de sa mère et de sa soeur l'empêchent de poursuivre cet idéal.

Bien plus, il connaît à l'époque une grave crise religieuse. Plus tard, dans une lettre confidentielle à un ami, il racontera ce qui lui arriva. «Je partis de Lisieux où j'étais alors pour venir en vacances près de ma mère, avec un ami bon, généreux, mais bien mal inspiré, car sa lumière ne venait pas d'en haut; déjà il avait, bien à mon insu, ébranlé ma foi. Pourtant en passant au Havre où nous étions venus, je m'agenouillai le soir, l'autre dormant déjà, et je récitai mon chapelet. Puis, l'ayant fini et posé sur la table, je ne sais par quelle distraction, je vins à mettre dessus le flambeau. J'oubliai le chapelet dessous; huit jours après, tous mes liens avec Dieu étaient rompus».

EN PLEIN PARIS

En 1825, Le Prevost a vingt-deux ans. Il s'établit à Paris, métropole du commerce, des beaux-arts, du théâtre, des spectacles, du progrès. Il travaille alors au cabinet de Mgr Frayssinous, un personnage dans la France de l'époque, puisqu'il est évêque d'Hermopolis, premier aumônier du roi, grand-maître de l'Université et ministre des Cultes. Tous les jours le fonctionnaire Le Prevost entre dans son bureau à 10 heures du matin et jusqu'à 4 heures de l'après-midi rédige lettres et documents. À ses moments libres il parcourt les Champs Élysées et les avenues de la capitale, visite Notre-Dame, la Sainte Chapelle ou le Palais du Louvre. . .

Artiste né, il fréquente le monde de la littérature et rencontre le grand poète du temps, Victor Hugo(1). Lui-même décrit l'une de ses visites à l'auteur des *Misérables* et *d'Hernani*: «Hier, tout seul, rien qu'avec les canapés, et les chaises, et les tableaux, et les dessins, et les croquis, dans le cabinet de M. Hugo, j'ai causé deux heures avec M. Hugo, joué avec les enfants et babillé avec Madame, et quand je suis parti, lui m'a serré la main, elle s'est levée et m'a fait de ces naïves et gauches révérences qui m'enchantent. . . » Parfois Hugo lui offrira l'un de ses derniers livres de poésie et Le Prevost ira applaudir le Maître de l'école romantique lors de la présentation de ses oeuvres théâtrales.

Jean-Léon aime visiter les musées et prendre part aux spectacles artistiques et musicaux, par exemple au Théâtre de la Porte Saint-Martin. Il connaît aussi Sainte-Beuve, le célèbre critique littéraire, et le rencontre de temps à autre dans son appartement, au Passage du Commerce. Il rédige quelques articles sur les arts, telle une analyse d'un drame de Shakespeare présenté en français.

DES AMITIÉS PROFONDES

Dans la capitale, Le Prevost a la bonne fortune de nouer amitié avec Victor Pavie, jeune étudiant et poète chrétien venu d'Angers: une amitié qui durera jusqu'à la fin de la vie. Dans le cercle de Pavie, il trouve d'autres universitaires originaires du même endroit; les plus intimes s'appellent Charles Gavard, Adrien Maillard, Léon Cosnier, Édouard Guépin. Un groupe formidable, épris de littérature, d'histoire, de musique et de peinture. Mais aussi un cercle d'amis influencés par le mouvement catholique des années 1830. C'est Victor Pavie qui conduira Le Prevost sur le sentier de la foi.

CONVERSION

Malgré tout, la politique, le romantisme, les arts, le théâtre ne satisfont pas le fonctionnaire à la recherche d'un idéal plus élevé. Divers chemins le conduiront à Dieu. Déjà Le Prevost écrivait au cher ami angevin: « Oui, devant Dieu, l'amitié est vraiment sainte. Tout sentiment profond, généreux, dévoué est un élan vers Dieu. . . »

Ensuite la mort d'un bon vieillard ami impressionne fortement Jean-Léon qui s'écrie: «Le Vainqueur c'est Dieu mais que l'homme est faible ». Finalement en ce mois d'août 1832, il déclare: «Avec l'aide de Dieu, je sors enfin de ce brouillard d'incertitude et de doute, je redeviens croyant ». Quinze jours plus tard, il a trouvé la paix complète dans le sacrement de la réconciliation et il vivra désormais « dans l'air qui lui convient ». Il a découvert le sens de sa vie. Après une grave maladie, il écrit encore: « Que Dieu fut bon et tendre pour moi; sans lui, sans mon titre de chrétien je n'eusse jamais supporté cette terrible angoisse; mais j'ai quelques instants doux et consolants quand Dieu me fait sentir au coeur qu'il me veut ainsi, que je lui peux plaire ainsi en langueur et soumission ».

UNE VIE NOUVELLE

Une nouvelle étape commence alors. Le Prevost s'intéresse aux problèmes religieux. Il lit le journal catholique le plus connu *L'Avenir*, publié par Félicité de Lamennais, et qui soulève de grosses questions, provoque de violentes polémiques. Dans l'église Saint-Roch et au Collège Stanislas, il suit les sermons de Lacordaire qui enthousiasme la jeunesse des Écoles. Quand le fameux prédicateur entreprend ses conférences de carême à Notre-Dame, toute remplie ce dimanche-là, Le Prevost est assis aux premiers rangs au milieu d'une multitude de jeunes attentifs et avides de la Parole de Dieu(2). Dès la fin de 1832, le comte de Montalembert réunissait dans son salon artistes, philosophes, savants-écrivains. Les dimanches soirs, on y discutait nouveautés littéraires, problèmes actuels et questions sociales. Parfois, le compositeur Liszt interrompt la conversation et joue au piano une musique enchanteresse ou bien l'hôte lui-même lit quelques pages d'un roman à la mode, intitulé *Les Pèlerins polonais*. Parmi les invités notons, outre Le Prevost, l'étudiant Frédéric Ozanam, Sainte-Beuve, le poète de Vigny, le professeur Ballanche et tant d'autres. Un soir la discussion s'anime et se prolonge jusqu'à minuit. « Nous avons parlé, dit Ozanam, de la misère du peuple et nous en avons tiré des tristes présages pour l'avenir ». Ainsi un monde différent s'ouvre aux yeux du fonctionnaire aux Cultes, le monde de la souffrance, de la misère, de la pauvreté.

UN MARIAGE INSOLITE

Fait imprévu. Un beau jour, le 19 juin 1834, dans l'église des Missions Étrangères, Jean-Léon Le Prevost épouse Mlle Aure De Lafond qui avait 17 ans de plus que lui. Un mariage qui surprend ses amis et qui demande des explications. Le Prevost avait déjà pensé à la vocation sacerdotale. Toutefois sa santé lui ferme cette voie. Après une longue réflexion et par reconnaissance envers Mlle De Lafond qui l'avait soigné au moment de sa grave maladie, il avait fini par accepter ce mariage. Un profond sentiment de charité l'avait poussé à cette décision. Le Prevost ne veut qu'une chose, sauver de l'effondrement psychologique et reconduire à la foi une personne estimée, mais éloignée de l'Église et en pleine dépression, au bord de l'abîme. N'est-ce pas là un acte héroïque de charité? La veille de ce mariage, il écrit à son ami Emmanuel Bailly: « J'ai si fort cherché la volonté de Dieu que je dois croire enfin que je l'ai trouvée et prendre la confiance qu'Il ne m'abandonnera pas ». Les années de vie conjugale ne seront pas faciles, surtout les premières. Le Prevost devra s'entraîner à la patience, à la miséricorde, à l'humilité. Surtout il priera et demandera des prières pour la conversion de cette femme sincèrement aimée, malgré toutes les difficultés rencontrées. Par bonheur, peu à peu, Mme Le Prevost reviendra à une vie normale. Mais pour lui cette période sera un temps de vraie purification spirituelle.

UNE DÉCOUVERTE INESPÉRÉE

Au salon de Montalembert, Le Prevost avait rencontré Frédéric Ozanam qui, à l'âge de 18 ans, avait quitté sa ville de Lyon pour venir étudier le droit à Paris. Plus tard, Frédéric épousera Amélie Soulacroix et aura une enfant, la petite Marie. En 1853, il mourra laissant une oeuvre littéraire de haute valeur et surtout le témoignage d'une vie chrétienne admirable comme époux, père et professeur d'université.

Au soir du 23 avril 1833, le sage Bailly, l'enthousiaste Ozanam et cinq autres étudiants se réunissaient donc au bureau du journal *La Tribune Catholique*, rue du Petit-Bourbon, n. 18, du côté gauche de l'église Saint-Sulpice. Ces jeunes prennent la décision de visiter les indigents et de leur porter une aide financière et spirituelle. Ainsi naît ce soir-là la première Conférence de charité. Aucun d'entre eux ne pense à ce moment-là que la petite Conférence allait se diviser en de nombreuses cellules et envelopper plus tard le monde d'un réseau de charité. C'est dans l'humilité que commençait la Société de Saint Vincent de Paul.

Ces nouveaux vincentiens ont l'habitude de déjeuner ensemble dans un modeste restaurant où se rend aussi Le Prevost. Un jour, ils décident de l'inviter à les rejoindre. Une invitation descendue du ciel, puisque dans la conférence Le Prevost découvrira sa vocation vraie et définitive. Aussitôt il se met à porter secours aux pauvres dans leurs taudis, à visiter les jeunes prisonniers et les vieillards oubliés dans leurs mansardes. Désormais il sera vincentien de coeur, cent pour cent.

À Paris, tout le monde connaît Soeur Rosalie Rendu avec sa grande cornette. Dans ce fameux quartier Mouffetard - un des plus tristes de la capitale - appelé pour cause le quartier des révolutions, « la Reine de la misère » distribue des aliments aux indigents, dirige une crèche pour enfants délaissés, conseille les mères abandonnées, soutient les vieux, console les coeurs affligés. En somme Soeur Rosalie est une femme qui ne connaît pas la fatigue et dont le bureau reste ouvert à tous. Au jour de ses funérailles, en 1856, magasins et boutiques fermeront leurs portes et les maisons du quartier resteront vides, car le peuple en deuil accompagne celle qu'il considère comme sa mère. Une vraie fille de Saint-Vincent de Paul! En attendant, Soeur Rosalie forme à la charité les membres de la nouvelle conférence qui eux aussi commencent à parcourir les taudis et à donner des bons de pain et de viande. Le Prevost et Ozanam furent les élèves de cette femme appelée « ministre de la charité ». Le premier apprendra si bien ses leçons qu'il recevra un jour le titre de « doux et évangélique docteur ès charité ».

À son tour, Le Prevost ouvre une maison pour les orphelins-apprentis souvent exploités dans les ateliers. L'Oeuvre des orphelins accueille une vingtaine d'adolescents. Lui-même avec Ozanam et quelques collègues leur enseignent l'écriture, les mathématiques, le catéchisme, l'histoire sainte. De plus ces généreux vincentiens préparent pour leurs pupilles un bon contrat de travail et les rencontrent dans les boutiques. Les dimanches, il les réunissent pour leur offrir quelques récréations, un bon repas et un peu de formation religieuse. Telles sont les origines du patronage, ainsi nommé parce que les jeunes y sont patronnés, c'est-à-dire protégés, défendus contre les abus dont ils sont maintes fois victimes. On a dit à l'époque que Le Prevost aimait ces apprentis « avec un coeur de père ».

VINCENTIEN CENT POUR CENT

Avec son ardeur juvénile, Le Prevost devient au bout de quelques semaines un des plus actifs et des plus créatifs dans la conférence. À son propos, les procès-verbaux de la Société conservent le souvenir d'un événement notable. « Le 4 février 1834, y lisons-nous, se rendant l'interprète de plusieurs membres, M. Le Prevost demande que la Société se mette sous la protection de saint Vincent de Paul et célèbre sa fête ». Cette proposition est aussitôt accueillie à l'unanimité et mérite de chaleureuses félicitations.

En fait, le 12 avril suivant, une bonne soixantaine de confrères viennent vénérer le corps du Saint ramené à Paris pour la deuxième fois. Pour la fête patronale, commémorée alors le 19 juillet, ils sont là dans la chapelle dédiée à saint Vincent, rue de Sèvres, assistant à la

célébration eucharistique et le soir, tous prennent part à une rencontre amicale à la résidence de M. Bailly. Dans une de ses lettres Le Prevost raconte la célébration de l'année suivante: « Nous avons eu une fête admirable le jour de la fête patronale de notre petite Société. L'archevêque officiait, quatre évêques l'entouraient, l'évêque de Moulpen a prêché. Le soir réunion des frères chez M. Bailly et joie complète. À l'église comme à la soirée, nous étions plus de cent ». Toujours par la suite Le Prevost admirera les merveilles accomplies par « Monsieur Vincent » et les miracles de sa charité sans limites.

Voilà donc des confrères tellement unis qu'ils ne veulent plus se séparer. Pourtant l'heure est venue de fractionner la chère conférence devenue trop nombreuse. Après des tentatives et des débats souvent vigoureux, le prudent Bailly se sent découragé et ne se présente pas à la séance du 6 janvier 1834. Le Prevost qui le remplace comme vice-président forme deux commissions chargées d'étudier le problème épineux. Avec son habileté coutu mière il exhorte ses collègues au calme et remet la décision au mois prochain. Ainsi donc, en février, sans difficultés, Bailly peut annoncer qu'à l'avenir les vincentiens seront divisés en deux sections et qu'ils devront se réunir en leurs salles respectives. Le Prevost est nommé trésorier de la seconde section, celle de Saint-Sulpice.

« LA REINE DES CONFÉRENCES »

À la fin de 1836, Le Prevost accepte la présidence de la conférence de la paroisse Saint-Sulpice. Sous sa conduite et avec 140 membres actifs, cette conférence sera appelée « la reine des conférences ». En elle règne, suivant le dire des contemporains, dans sa pureté absolue

l'esprit de saint Vincent de Paul. D'elle sortent de nombreuses oeuvres: le vestiaire des pauvres, la bibliothèque populaire, la caisse des loyers, l'asile de Nazareth pour les couples dans la misère, etc.

Son président n'a pas son égal. Grâce à son enthousiasme communicatif, à son affabilité, à son savoir-faire, il dirige les réunions hebdomadaires avec un art consommé, suscite de nouvelles initiatives, réveille les générosités et, en fin de séance, finit par vider la caisse en faveur des plus nécessiteux du quartier.

L'oeuvre préférée du président restera toujours la Sainte-Famille, une invention sortie de son coeur, « un chef-d'oeuvre de la charité parisienne » affirme un contemporain. Deux fois par mois, le dimanche, dans une salle souterraine de l'église, les familles indigentes se réunissent pour un rendez-vous simple et joyeux. Au début vient la célébration eucharistique accompagnée d'une homélie bien adaptée, ensuite a lieu une causerie pratique et agréable faite par un laïc, enfin le tout se termine par une loterie, des chants enlevés, et une explosion de joie enthousiaste.

Là les pauvres sont accueillis avec attention, bienveillance et respect. La Sainte-Famille cherche à consoler, relever et éduquer les moins favorisés. Elle jette un rayon de soleil dans l'âme de ses associés.

Annuellement, les 800 membres de l'oeuvre font une retraite spirituelle et un pèlerinage à la basilique de Notre-Dame des Victoires, en plein centre du vieux Paris.

En 1835, quand se forme le Conseil général de la Société de Saint-Vincent de Paul, la présidence revient à Emmanuel Bailly et le confrère Le Prevost devient le premier vice-président. Assidu aux réunions du Conseil, il lance diverses initiatives, promeut la retraite spirituelle pour les confrères, collabore à la diffusion de la presse catholique, défend les patronages en faveur des apprentis et écoliers.

Au Conseil, à maintes reprises, il s'assoit au côté de Frédéric Ozanam qui, revenu dans la capitale et devenu vice-président, fréquente les réunions du Conseil jusqu'à quelques mois avant sa mort survenue le 8 septembre 1853. Un chroniqueur du temps rapporte que Le Prevost fut fort affligé par le décès du fondateur de la Société.

UNE GRANDE INSPIRATION

Paris augmente à vue d'oeil. Le peuple arrive des campagnes et se loge dans les faubourgs, à la recherche de travail dans la métropole. En l'espace d'un demi-siècle la population de la banlieue grimpe de 85 000 à 550 000 habitants. Les salaires sont bas, les maladies et épidémies frappent de plein fouet les plus pauvres. Des enfants de 8 à 12 ans, garçons et fillettes, travaillent dur dans les fabriques, jusqu'à 12 heures par jour. Les hommes rapportent 50 centimes, tout juste ce qu'il faut pour manger. Quand apparaît le chômage, la famille tombe dans la misère noire, sans protection, sans assurance. Dans ses visites à domicile, Le Prevost découvre la situation sociale et religieuse de ce peuple sans pasteurs. Paris lui apparaît comme une terre de mission. Qui aura pitié de cette multitude?

Chaque matin il va prier longuement devant la châsse du Saint de la charité, située au-dessus du maître autel. Là il médite la parole de Vincent de Paul: « La charité est inventive à l'infini ». C'est là qu'il reçoit l'inspiration de fonder une nouvelle congrégation. Aussitôt il imagine une société de religieux destinés aux oeuvres charitables et à l'évangélisation des ouvriers et des pauvres. Sans habit distinctif, ces frères, mêlés à la vie du peuple, seraient les serviteurs et les missionnaires des pauvres. « Il semble qu'il manque à la gloire du christianisme, pense-t-il en lui-même, d'avoir spiritualisé et ennobli l'industrie moderne, comme il a vivifié et relevé le travail dans tous les temps ».

Le Prevost révèle son projet à un ami intime, Maurice Maignen. Dans son enfance, ce dernier avait expérimenté de près les souffrances et l'indigence du jeune ouvrier parisien. Le Prevost l'avait initié à la pratique de la charité et ramené à la foi chrétienne. Au cours d'une promenade dans les bosquets des alentours, Le Prevost confiait à son nouveau converti: « Il faudrait que Dieu fit surgir dans son Église, pour le salut des pauvres et des ouvriers, une société de religieux entièrement consacrés à ces oeuvres de charité. Ils garderaient le dehors des gens du monde et ils seraient les moines du XIX^e siècle! » Maignen reste absolument épris de cette proposition.

UN COMPAGNON QUI VIENT DE LOIN

À la même époque, à 300 kilomètres de Paris, dans la ville d'Angers, vit un commerçant âgé de 30 ans qui a une âme de moine et le zèle d'un missionnaire. Clément Myionnet avait fondé avec un ami la première conférence en terre angevine. Elle se réunissait chez Victor Pavie. Ainsi donc, à son tour, Clément apprend à connaître les pauvres, à leur donner son temps et son argent. Par la suite il ouvre un pensionnat pour les apprentis plus démunis.

Myionnet, lui aussi, rêve d'une congrégation de religieux dévoués «aux nécessités de son temps ». Il les appelle déjà les «frères de la charité », une réplique des Soeurs de la Charité.

C'est alors que Myionnet se rend chez son évêque et lui déclare: «Je désire voir sortir de la Société de Saint-Vincent de Paul une congrégation qui soit parmi les hommes ce que sont les Soeurs de Saint-Vincent de Paul parmi les femmes ». Toutefois ne rencontrant personne à Angers pour soutenir son projet, Myionnet ajoute: «Je dois trouver dans cette grande ville de Paris quelqu'un qui a la même pensée que moi. J'en ai l'intime conviction ».

Muni de la bénédiction de Mgr Angebault, Clément part à la recherche de ce compagnon. Après avoir passé quinze jours à Paris dans la prière et l'attente, il découvre enfin Le Prevost, le 11 septembre 1844 au petit matin, justement dans la chapelle de Saint-Vincent. Tous deux assistent à la sainte messe, conversent à coeur ouvert et s'aperçoivent que leurs vues sur la future congrégation concordent parfaitement. Myionnet reprend le chemin de sa ville natale pour annoncer à son évêque qu'il a son homme. Non sans peine, Mgr Angebault laisse partir son fils spirituel pour Paris.

LA MAISON DES APPRENTIS

Nous sommes au samedi, 1er mars 1845. Une troupe de garçons envahit la maison de la rue du Regard. Le patronage des apprentis vient d'être inauguré. Son directeur, Clément Myionnet, se tient là et passe la journée avec ses parisiens qui lui paraissent terriblement agités. Heureusement il a une foi et une obéissance à toutes épreuves pour accomplir le plan de Dieu.

Lundi, 3 mars, Jean-Léon Le Prevost, Clément Myionnet et Maurice Maignen sont à genoux devant le reliquaire de Vincent de Paul. Cette fois-ci, venu de sa ville épiscopale, Mgr Angebault célèbre pour eux l'Eucharistie. La congrégation naît donc sous le regard de celui que le fondateur appelle « l'apôtre et le docteur de la charité », le modèle de leur vie et le patron de leurs oeuvres.

Retourné au patronage, le bon évêque invoque l'Esprit Saint, bénit la maison et proclame: « Le grain est jeté, maintenant il croîtra ». Cependant cette nuit-là, Myionnet, reste seul entre les quatre murs du patronage redevenu silencieux, puisque Le Prevost est encore retenu dans les liens du mariage et que Maignen n'a pris aucune décision.

Solide comme une pierre, le courageux Myionnet attend une année entière ses compagnons d'apostolat. De la fidélité de l'unique frère de Saint-Vincent de Paul dépend le succès de la fondation.

Désormais les événements vont se précipiter. Le fondateur demande et obtient en septembre le consentement de son épouse lui permettant de poursuivre sa vocation. Lui et elle vivront donc séparément. Revenue à la foi et à des sentiments de grande piété, elle mourra quelques années plus tard. Telle était bien la grâce que son mari avait sollicitée du Seigneur « nuit et jour ».

Puis à la fin de 1845, la bonne Rosalie Duchatard quitte ce monde. À cette deuxième mère Le Prevost devait « mille fois plus que la vie: la foi et l'amour des pauvres ». Épuisé après dix semaines passées au chevet de la chère malade, il est obligé d'abandonner son emploi de fonctionnaire aux Cultes et. . . obtient de la sorte une modeste pension.

Retirés dans une institution religieuse, les deux premiers frères, Le Prevost et Myionnet, prennent un engagement décisif le 1^{er} mars 1846. Voici le texte signé de la main de Myionnet et conservé aux archives: Je m'engage devant Dieu et par voeu formel à me consacrer uniquement aux oeuvres de zèle et de charité de concert avec M. Jean Le Prevost.

Paris 1^{er} mars 1846

(signé) Clément Myionnet

LA CONGRÉGATION S'AFFERMIT

C'est au début de mai que le fondateur vient résider à la rue du Regard. À son tour, en septembre, Maignen quitte sa famille et son travail au Ministère de la Guerre, décidé d'entrer dans la congrégation. Il se dirige auparavant à Chartres où, dans la cathédrale gothique, il adresse à Notre-Dame une fervente prière. « Il me semble, écrira-t-il à la fin de sa carrière, entendre la voix des masses populaires, souffrantes, abandonnées, me criant d'avoir pitié d'elles et de me dévouer pour elles. . . les voix désespérées de ces pauvres gens, dépouillées de tous leurs droits, de leur bien-être et des croyances qui assuraient leur bonheur. . . » .

Avec le premier frère, Maignen fait une retraite dans un ancien monastère et revient à Paris s'installer dans les locaux du patronage. Ce soir-là, après une journée de travail intense mais avec une immense joie dans l'âme, Le Prevost écrit dans son journal: « 3 octobre 1846, le frère Maignen, au prix de grands sacrifices, devient le troisième membre de la petite communauté ».

Depuis l'arrivée de Myionnet, le patronage accueille les apprentis parisiens. Les dimanches, dans la cour de récréation, arrive une bande de garçons turbulents, fatigués de leur travail, avides de distractions et de jeux. Divertissements, promenades, gymnastique, avis forment une partie du programme. La messe dominicale et la bénédiction du Saint-Sacrement aussi. En plus, aux apprentis qui parfois souffrent de la faim, on sert un repas simple mais abondant. Surtout les jeunes se sentent chez eux au patronage; ils y sont aimés et compris. Pour eux l'on fonde une petite conférence pour leur apprendre à servir les pauvres. On leur prêche une retraite pascale. Grâce à la bibliothèque, à la caisse d'épargne, aux concours de travaux manuels, ces adolescents se développent intellectuellement et spirituellement.

DANS LA BANLIEUE

Avec ses 8 000 habitants venus de partout, Grenelle est un quartier misérable de la banlieue. Les rues dépourvues d'égouts et souvent boueuses y exhalent une senteur nauséabonde. Les habitations sont lamentables, sans lumière, sans air. Le niveau moral est bas. Comme la Chine, Grenelle peut être considéré terre païenne. C'est dans ce coin de banlieue que Le Prevost implante la deuxième maison de son Institut.

Sans tarder, le zélé fondateur établit une conférence, un patronage pour les garçons, une bibliothèque, une Sainte-Famille. Les visites aux foyers produisent des résultats inespérés. Grâce aux initiatives de Le Prevost, le mois de mai 1849 s'avère un succès. En effet, les

beaux cantiques, les décorations et surtout l'éloquence populaire du Père Millériot, avaient attiré une foule de gens à l'église paroissiale et les avaient ramenés à la pratique religieuse.

Quel mois terrible que ce juin 1848 ! Après la révolte des ouvriers et des chômeurs, la répression s'abat sans pitié. Nombreux ceux qui meurent dans les combats, plus nombreux ceux qui sont emprisonnés, déportés, exécutés. Les familles sont plongées dans une affreuse misère.

Grâce au concours de ses frères, de quelques soeurs et de laïcs dévoués, Le Prevost met sur pied deux « fourneaux économiques », l'un à Grenelle, l'autre à la rue du Regard. Dans d'énormes chaudrons bouillent haricots, patates, fèves, des kilos de riz et de viande, avec du beurre, une poignée de sel et de bons oignons. De la sorte les plus nécessiteux peuvent acheter, pour dix centimes, un plat de légumes et un morceau de boeuf. Au plus fort de la crise, on distribue plus de 1 500 plats.

UN TABERNACLE DANS LA COMMUNAUTÉ

À la fin de ces travaux épuisants, Le Prevost doit se reposer chez sa soeur, dans la petite ville de Duclair, en Normandie, pas loin de Caudebec. Au cours de ce séjour, le facteur lui apporte une lettre en provenance de Paris: elle contient une bonne nouvelle : La communauté vient d'obtenir la permission de conserver le Saint-Sacrement dans sa chapelle : À genoux, le fondateur, récite aussitôt le *Te Deum* et le *Magnificat*, en remerciant Dieu pour cet incomparable bienfait et il écrit à

ses frères pour les exhorter à recevoir l'Hôte divin: « Préparons nos coeurs et rendons-les dociles, car l'heure de devenir humbles, pauvres et mortifiés est enfin arrivée. Mon Dieu, vos enfants se presseront autour de vous pour vous entendre et pour vous contempler, ils seront bien faibles et bien inhabiles, mais ils auront le bon désir, l'ardeur d'apprendre et une tendre confiance en vous ».

La fête de sainte Thérèse, le 15 octobre 1849, restera une date mémorable, car pour la première fois l'Eucharistie est célébrée dans la petite chapelle de Grenelle et la lampe brille devant le tabernacle. Le Divin Maître demeure au milieu de ses disciples.

LES PREMIERS VOEUX

Un ancien professeur, Le Prevost; un ex-commerçant, Myionnet; un artiste, Maignen; un avocat, Louis Paillé: tels sont les quatre premiers frères qui composent le minuscule Institut. Quatre hommes ayant chacun un passé différent. Et voici maintenant dans leurs rangs, Henri Planchat, celui-ci est prêtre. Planchat avait étudié à la faculté de Droit, avait été membre de la conférence de Saint-Sulpice et s'était dévoué les dimanches au patronage. Au lendemain de son ordination sacerdotale, il demande son admission dans la communauté, désireux de consacrer sa vie à l'apostolat des classes ouvrières. Désormais la Congrégation sera composée de prêtres et de frères unis entre eux, vivant côte à côte. Un changement d'importance dans l'Institut et une nouveauté dans l'Église !

Arrive enfin le jour de la première profession religieuse. Dans la chapelle de Grenelle, au pied de l'autel, quatre frères font leurs vœux perpétuels et trois autres, des vœux temporaires de chasteté, pauvreté et obéissance. Peu à peu la Congrégation prend sa physionomie propre et va de l'avant.

Ce soir-là, avant de prendre son sommeil, le supérieur trace dans son journal les lignes suivantes: « Une voix intérieure a dit alors au fond de nos âmes que l'union parmi nous des deux éléments ecclésiastiques et laïcs consommée dans la divine charité avait fondu les cœurs ensemble et les avait unis dans le divin Cœur de Jésus ».

ENRACINÉS DANS LE PEUPLE

Le choléra avait semé la mort. Pour répondre aux appels lancés en faveur des orphelins par l'archevêque et la Société de Saint-Vincent, le fondateur décide d'ouvrir un orphelinat, rue de l'Arbalète, no 39. Avec la bénédiction de son supérieur et tout juste 25 francs dans son gousset, le frère Myionnet nommé directeur transporte son bagage dans la nouvelle institution. À peine aménagée, la maison accueille ses deux premiers orphelins, Henri et François Piquet. Les autres viendront sans tarder si bien que l'établissement est vite trop étroit.

Pendant ce temps, le patronage de la me du Regard déménage et devient la maison de Nazareth. Avec ses 200 apprentis et une centaine de jeunes ouvriers, sa Sainte-Famille, son asile de 50 vieillards, sa bibliothèque, sa caisse des loyers, son fourneau économique, Nazareth est un centre de charité et un foyer missionnaire installé en pleine ville, au milieu d'une population nombreuse. Sa chapelle mérite d'être appelée « une mission permanente » et « une église ouvrière ». On y chante des cantiques populaires, le prédicateur se met à la portée des plus humbles, les gens du quartier se sentent réellement dans la maison du Père.

Désireux de voir la maison-mère parmi les pauvres, Le Prevost achète un vaste terrain en banlieue, dans un quartier de chiffonniers et de vendeurs d'occasion. Au côté de la maison-mère, s'est établi l'orphelinat. Le nombre des garçons augmente constamment. On en compte jusqu'à 200. Grand et robuste, avec sa barbe de patriarche, Myionnet sera pour tous un père ferme et plein de bonté.

Pour remercier la Vierge Réconciliatrice des faveurs obtenues par son intermédiaire, Le Prevost fait édifier sur le terrain une chapelle en honneur de Notre-Dame de la Salette, celle qui, en 1846, était apparue dans les Alpes à deux jeunes pasteurs, Mélanie et Maximin. Ce sanctuaire, le premier à Paris consacré à la Vierge Réconciliatrice, est aujourd'hui la plus belle relique que nous ayons du fondateur.

Toujours éprouvé dans sa santé, Le Prevost est forcé, afin de refaire ses forces, de s'éloigner de sa communauté pour un long séjour dans le sud de la France, en un climat plus doux. Certes il admire ces beaux paysages, les montagnes et les verdoyantes vallées, les orangers en fleurs, les oliviers, symboles de paix, les jacinthes toutes bleues, les humbles violettes. Pourtant il songe à ses frères bien-aimés, engagés dans de durs travaux apostoliques. Il leur envoie des lettres où s'exprime sa nostalgie: « Nous reverrons avec joie notre pauvre petite demeure de Grenelle dont l'aspect n'est guère champêtre, dont les horizons sont bien bornés, mais où le calme et la paix se trouvent dans le recueillement, dans la prière commune et dans la tendre affection des frères ». Et il poursuit: « C'est un admirable et beau pays; le climat est pur, le soleil radieux, la mer est magnifique; que peut-on souhaiter de mieux? Tout cela ne vaut pas, pour moi, notre enclos de Notre-Dame de la Salette et la vue de nos deux clochers de Vaugirard et de Grenelle. . . »

UNE SOLUTION INATTENDUE

Rentré à sa communauté, Le Prevost doit affronter un grave problème. Depuis l'arrivée de quelques prêtres dans sa Congrégation une question reste sans solution: le supérieur général sera-t-il prêtre ou frère? Les traditions du temps n'acceptent pas facilement que des ecclésiastiques soient sous la gouverne d'un laïc. Le Prevost prie, se confie en la Providence, réfléchit, consulte Mgr Angebault et l'archevêque de Paris. Au long de ces années, sa foi et sa patience attendent l'heure de Dieu.

Un jour il se rend à Ars cherchant une directive auprès de Jean-Marie Vianney(3). Peu auparavant un de ses amis écrivait à l'abbé Toccanier, vicaire à Ars:

« M. Le Prevost, fondateur de la Congrégation des Frères de St-Vincent de Paul, va à Ars pour voir M. le Curé au sujet de sa Congrégation, et comme ses instants sont précieux, je n'ai rien imaginé de mieux que de vous le recommander afin que vous ayez la bonté de lui ménager une entrevue avec M. le Curé.

Soyez assuré que votre saint Curé se trouvera en présence d'un autre saint, et que je ne doute nullement que leur entrevue sera des plus touchantes et des plus édifiantes »

(signé) Daniel Deray

En accueillant Le Prevost, le saint curé lui répond tout simplement: « L'Esprit de Dieu est avec vous ! Priez et attendez». Quelques mois après, la mort de Madame Le Prevost (novembre 1859) ouvre au fondateur le chemin du sacerdoce. La solution est acceptée de tous. Le curé d'Ars mourait le 4 août 1859, peu après l'entrevue.

Le 22 décembre 1860, se concrétise le secret désir que Monsieur Le Prevost avait gardé dans son coeur malgré tant d'obstacles. Dans le sanctuaire de La Salette, à Vaugirard, il est ordonné prêtre. Le lendemain matin, il célèbre sa première messe dans la chapelle de Nazareth que remplissent ses frères et amis, les membres des Conférences, les orphelins, les associés de la Sainte-Famille et les petites gens. Pendant trente minutes le nouveau prêtre distribue la communion. À la clôture de la célébration quatre jeunes apprentis font une collecte en faveur des familles soutenues par leur Conférence. La fête du nouveau prêtre est en même temps la fête des pauvres. À la fin de sa vie, il écrira à un confident: «Je ne vous dis rien des joies de l'ordination, ce sont des choses plus grandes que la parole: on préfère ne rien dire, cela correspond mieux à l'infini qu'on a dans le coeur».

SUR LA MONTAGNE DE LA SALETTE

Le Prevost aimait tendrement Notre-Dame, la mère la plus sainte et la plus parfaite qui soit. Combien de fois n'était-il pas allé au sanctuaire de Notre-Dame-des-Victoires, honorant le Coeur miséricordieux de Marie qu'il considérait comme «une école et un refuge ».

Tel un pèlerin, il monte, le 27 juillet 1865, à la Montagne de la Salette, lieu choisi par la Vierge en pleurs. Dans la basilique, il vénère « la bonne, tendre et miséricordieuse Mère », «la Mère par excellence », ainsi qu'il l'écrira. À l'autel dédié à Marie Réconciliatrice, il dit deux fois la messe et prie à volonté demandant pour lui et les siens l'esprit du Sauveur et l'esprit de saint Vincent. Sur la Montagne il se sent « heureux comme on l'est dans la maison paternelle où tout plaît plus qu'ailleurs , parce qu'on est aux pieds de sa mère».

AU CENTRE DE LA CHRÉTIENTÉ

En ces temps-là les États pontificaux étaient menacés par l'armée italienne. Accourus de plusieurs pays, des jeunes gens viennent à Rome pour défendre le pape contre les envahisseurs. Le Père Le Prevost envoie donc au centre de la chrétienté quelques frères pour diriger deux cercles militaires où les soldats français pourront être reçus, encouragés et soutenus au milieu de leurs difficultés.

Lui-même, en 1869, s'achemine vers la Cité éternelle où « comme un disciple du Christ » il va invoquer les Saints fondateurs de l'Église et demander l'approbation de son Institut. Rester six ou sept semaines dans « ce foyer de la vérité et de la charité » - ainsi appelle-t-il Rome, - lui apparaît comme une immense faveur que Dieu lui accorde à la fin de sa carrière apostolique. « C'est une grande joie, ajoute-t-il encore, c'est une grâce de choix d'avoir touché les tombeaux et les reliques des saints Apôtres et de tant de saints qui composent à Rome comme une cité à part et comme un vestibule du ciel ».

Le Père célèbre l'Eucharistie devant la Confession de Saint-Pierre, dans la basilique de Sainte-Marie-Majeure, dans la prison Mamertine; il visite Saint-Paul-hors-lesmurs, la maison de sainte Françoise romaine, le tombeau de saint Stanislas Kostka, reçoit le jeudi saint la communion de la main du Pape Pie IX et, le matin de Pâques, la bénédiction solennelle sur la place Saint-Pierre. Enfin, dans une audience particulière, le Saint Père lui confie: « Oui, les ouvriers, il faut se dévouer pour eux, continuez ce que vous avez commencé. . . c'est providentiel ».

Revenu à Paris, en peu de paroles, l'heureux pèlerin résume les fruits de son voyage: « C'est une grande consolation pour moi de penser que j'aurai pu, en terminant ma carrière, appeler aux pieds des Saints Apôtres et du Souverain Pontife de précieuses bénédictions sur la petite famille religieuse à laquelle j'ai voué mes plus tendres affections ».

LE TEMPS DES ÉPREUVES

1870. Les événements se bousculent. Le 1^{er} Concile du Vatican proclame l'infaillibilité du Pape le 18 juillet, et, le lendemain, la France déclare la guerre à l'Allemagne. Dès septembre l'armée italienne envahit Rome et, en perdant son pouvoir temporel, Pie IX se constitue prisonnier au Vatican.

Encerclé par les bataillons allemands, Paris est bombardé. Le peuple souffre de la faim et du froid. Une dizaine de religieux de Saint-Vincent de Paul partent comme infirmiers sur les champs de bataille. Les maisons de l'Institut ouvrent grandes leurs portes aux soldats, aux pauvres, aux enfants et chaque communauté a son ambulance pour recevoir les blessés. Pour les frères restés dans la capitale, le temps du siège devient un temps d'apostolat intensif. La propriété de Chaville, occupée par les militaires, est absolument dévastée. Résigné, le Père Supérieur exhorte ses frères: « C'est l'heure du détachement de nous-mêmes et de tout. Dieu l'avait donné. Il l'a repris, que son saint nom soit béni ! »

1871 sera une autre année de souffrances. Après la capitulation, le peuple de Paris, insurgé contre le gouvernement, installe la Commune d'inspiration révolutionnaire. Sur la fin de mai, l'armée gouvernementale engage une rude bataille contre les Communards, lesquels, en représailles exécutent une centaine d'otages parmi lesquels le Père Henri Planchat. En effet, après deux mois d'emprisonnement, cet apôtre du peuple était fusillé, martyr de la foi et héros de la charité. Une épreuve de plus pour le Père Le Prevost qui écrit à cette occasion: « Nous sommes consolés dans notre affliction par la pensée que notre famille a donné à Dieu de nous avoir jugés dignes de lui offrir notre frère le plus généreux, le plus ardent, le plus oublieux de lui-même dans l'amour et le service des pauvres ».

UNE RETRAITE PROLONGÉE

Chaville était à l'époque un village tranquille à 13 kilomètres de Vaugirard. Dans une grande demeure du XVII^e siècle, dépouillée de toute son ancienne grandeur, résidaient quelques novices et étudiants séminaristes. Là se faisaient les retraites et les chapitres de la Congrégation. Épuisé par les souffrances et les privations de deux guerres consécutives, le Père Le Prevost se choisit un vicaire général dans la personne du Père Bernard de Varax à qui il confie la charge de conduire l'Institut. Pour sa part, il s'établit à Chaville au milieu de jeunes religieux et aspirants, exerçant un peu de ministère, confessions et prédications. Tous les samedis, malgré la pluie ou le soleil brûlant, il prend le train pour Vaugirard afin d'y aller célébrer la messe en l'honneur de la Vierge Réconciliatrice.

Dans la solitude de Chaville, le pieux vieillard reçoit avec bonté ses fils spirituels, les stimule et leur donne ses ultimes conseils. Surtout il multiplie les prières pour ses frères et les oeuvres qu'il a édifiées. Convaincu que la prière est l'unique grande force du monde, la plus noble et la plus haute des oeuvres, il répète: « Prions ardemment et nous réchaufferons ces millions d'âmes engourdies dans l'indifférence et totalement absorbées dans les préoccupations terrestres".

Pendant ce temps-là, le vicaire général, avec une ardeur juvénile, donne une impulsion nouvelle à l'Institut, réorganise le noviciat et fonde le Séminaire des Missions ouvrières pour la formation des jeunes religieux, anime l'apostolat des collaborateurs laïcs. Sous son inspiration, l'Institut participe aux congrès des Oeuvres ouvrières qui, à l'époque, coordonne la pastorale populaire. De son côté, Maurice Maignen trouve, dans la fondation des Cercles ouvriers, un champ fécond pour son activité apostolique. De loin, le Père Le Prevost soutient son vicaire général et assiste régulièrement aux conseils de la communauté. Discrète comme celle d'un grand-père, son action consiste à « prier pour tous et à travailler pour l'union cordiale entre tous».

Le Père Le Prevost avait envoyé un don à Maurice Maignen en vue de l'achat d'un ciboire pour l'Association des jeunes ouvriers. En retour, Maignen veut que le nom du bienfaiteur soit gravé sur le ciboire. Voici le billet qu'il reçoit en cette circonstance et qui révèle nettement l'esprit de son auteur: «Je n'ai pas le droit de mettre mon nom sur le pied du ciboire, quelque honneur qu'il y eût pour moi à rester là comme le chien fidèle aux pieds de mon Maître. . . il convient mieux que je demeure au banc des pauvres, c'est-à-dire dans l'ombre, c'est là ma véritable place».

(signé) Le Prevost

«J'AIME TOUTES LES ÂMES»

Au cours de l'année 1874, les forces du vénéré vieillard déclinent rapidement et ses souffrances augmentent. Il entreprend une longue retraite spirituelle dans le silence, la prière, le recueillement continu, se préparant à la rencontre définitive avec son Seigneur.

En la Saint-Vincent de Paul, 19 juillet, il reçoit le sacrement des malades et la communion des mains de son vicaire. Émus, ses frères et amis l'entourent avec inquiétude.

Dans sa dernière lettre à sa soeur et à sa nièce, il conclut: «Je ne vous ai pas oubliées, je prie pour vous; j'espère que, de votre côté, vous ne m'oubliez pas; c'est là la vraie médecine qui me convient; pour le reste, je me remets entre les mains du bon Dieu».

Les jours de souffrance se prolongent jusqu'à la fin d'octobre. En ces ultimes moments, le Supérieur général bénit à maintes reprises ses religieux et ses amis. «J'aime tous mes frères, dit-il, j'aime toutes les âmes».

Après avoir reçu le Viatique, il déclare: «Voici que je viens de recevoir la sainte communion, c'est pour la dernière fois. Voilà l'image du Sacré-Coeur, je lui donne mon coeur. Il me semble que tout est fini, maintenant mon âme désire retourner à Dieu». Il lève les yeux, joint les mains dans une prière silencieuse. Son visage se transforme, il brille de toute l'ardeur de sa prière, il prend une expression quasi extatique, comme le remarquent plusieurs témoins. On a l'impression qu'il entrevoit quelque chose de très beau.

Vers les 14 heures, le Serviteur de Dieu et des pauvres remet son âme à la miséricorde de Dieu. C'est vendredi, 30 octobre.

Moins de 24 heures après sa mort, le fidèle compagnon de la première heure, Myionnet, les yeux baignés de larmes, écrit à ses nièces: «Qu'il est doux, qu'il est consolant, qu'il est beau, qu'il est édifiant d'assister aux derniers moments, à la mort d'un saint, que ses adieux à la communauté étaient touchants, qu'ils étaient sublimes lorsque, levant ses mains défaillantes, il la bénissait pour la dernière fois. Il m'a béni, moi particulièrement, étendant sa main sue ma tête et me mettant un baiser sue le front en me disant: «Adieu, mon vieil ami, adieu, mon premier compagnon, adieu ! » Ce sont des moments dans la vie qu'on n'oublie jamais ».

Déjà, peu avant la mort du fondateur, le cardinal Guibert, archevêque de Paris, disait aux frères réunis à Vaugirard: «M. Le Prevost est un homme de Dieu et l'Église le mettra peut-être un jour sur les autels ». Combien d'autres aussi reconnurent sa prudence, son tact parfait, sa bonté, son zèle apostolique et sa piété angélique. Un de ses confrères vincentiens résume sa vie en une ligne: « Le Prevost était un vrai Vincent de Paul, d'une charité ardente, d'un dévouement sans limites ». D'autres l'ont comparé à Jean, le disciple bien-aimé.

SUR LES TRACES DU PÈRE LE PREVOST

Jean-Léon Le Prevost voulait que sa Congrégation fût: « un secours pour les misères du peuple, une consolation pour l'Église, un instrument des miséricordes de Dieu ». Une légion d'apôtres, hommes et femmes, religieux et laïcs, vivent sur ses traces en France et au Canada. À partir de 1956, les Religieux de Saint-Vincent de Paul oeuvrent de nouveaux champs apostoliques. Ils s'enracinent au Brésil, dans le sud et le nord-est de cet immense pays: Sao Paulo, Recife et dans cinq autres villes où ils ont la direction de paroisses, d'un orphelinat, d'oeuvres variées en faveur des jeunes et des familles des milieux populaires.

Ils abordaient aussi en Afrique, à Burkina-Faso et en Côte d'Ivoire. Plus récemment, en 1985, ils arrivaient au Zaïre.

La famille du Père Le Prevost s'étend également aux Soeurs de Marie Réconciliatrice qui, en s'inspirant du même esprit, continuent en France et au Brésil (et en 2005 en République Démocratique du Congo) le même travail apostolique, pastoral et caritatif. Elles s'appliquent en particulier à vivre et à transmettre au peuple le message de Notre-Dame de La Salette.

Dans la Société de Saint-Vincent de Paul, Le Prevost découvrit la vocation missionnaire des laïcs. Voilà pourquoi il a toujours cherché à susciter leur collaboration dans les oeuvres. La

famille leprévostienne comporte aujourd'hui un grand nombre de laïcs, hommes et femmes, qui vivent la même spiritualité fondée sur la charité et le service des pauvres et qui veulent révéler autour d'eux l'amour infini de Dieu.

À tous ceux qui marchent sur ses pas, Jean-Léon Le Prevost laisse son testament: « Servir et évangéliser les pauvres nous a paru la meilleure part. Combien il est juste et miséricordieux tout ensemble de se porter de préférence vers les plus petits et les plus faibles!»

-
- (1) Victor Hugo (1802-1885) poète, romancier, chef de l'École romantique en France. n écrit romano et pièces de théâtre comme *Notre-Dame de Paris*, *Les misérables*, *La légende des siècles*, *Hernani*, etc.
Charles-Augustin Sainte-Beuve (1804-1869) critique littéraire et auteur de *Les Causeries du lundi*, *Port-Royal*, etc.
- (2) Félicité de Lamennais (1782-1854). n était le frère de Robert de La Mennais qui fonda les Frères de l'Instruction Chrétienne. Félicité fonda le journal *L 'A venir* avec les concours de Montalembert et de Lacordaire. Condamné par le Pape Grégoire XVI, il se révolta contre l'Église et défendit un humanisme libéral et démocratique.
Né en 1802, Henri Lacordaire se convertit à l'âge de 22 ans et devint prêtre. Il restaura l'Ordre de Saint Dominique en France. Il mourut en 1861.
- (3) Jean-Marie Vianney (1786-1859) fut en 1818 *nommé* curé de la petite paroisse d'Ars, non loin de Lyon. Il attira à Ars des foules qui venaient s'y confesser. Il fut canonisé par Pie XI.

